

Le corps malade de la ville. Les socialistes anglais et français et la crise urbaine du premier XIXe siècle

Frédéric Moret

► **To cite this version:**

Frédéric Moret. Le corps malade de la ville. Les socialistes anglais et français et la crise urbaine du premier XIXe siècle . V Encontro Internacional UFES/Paris Est, Apr 2015, Vitória, Brésil. pp.21-39, 2016, Anais do V Encontro Internacional UFES/ Université Paris-Est. <<http://periodicos.ufes.br/UFESUPEM/issue/view/631/showToc>>. <hal-01532237>

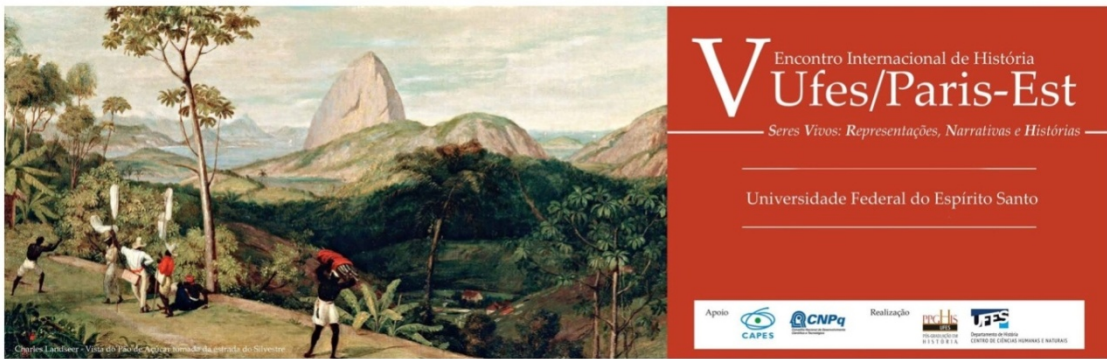
HAL Id: hal-01532237

<https://hal-upec-upem.archives-ouvertes.fr/hal-01532237>

Submitted on 2 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



LE CORPS MALADE DE LA VILLE. LES SOCIALISTES ANGLAIS ET FRANÇAIS ET LA CRISE URBAINE DU PREMIER XIXE SIÈCLE²¹

Frédéric Moret
Université Paris-Est
Laboratoire Analyse Comparée des Pouvoirs (EA 3350), UPEM

Les socialistes n'ont pas, loin de là, le monopole d'un discours critique sur la ville du premier XIX^e siècle : leurs écrits, leurs jugements sont contemporains des descriptions de Villermé ou de Tocqueville, des romans de Dickens ou de Balzac²². La ville, monstre social, qui alimente tous les fantasmes du XIX^e siècle, est souvent plus un décor, un fond de scène que l'objet même du discours. La question est sociale, politique, démographique ; elle n'est finalement que rarement urbaine. La problématique du baron de Gérando est celle de la "bienfaisance", Adolphe Blanqui s'intéresse aux "classes ouvrières", Villermé à "l'État physique et moral des ouvriers" ; de même, les philanthropes londoniens n'envisagent que fort rarement la ville autrement que comme le lieu de la détresse populaire. Les socialistes s'inscrivent donc dans un large débat marqué par la prégnance du discours philanthropique.

La prégnance du discours philanthropique

²¹ FRÉDÉRIC MORET, *Les socialistes et la ville : Grande-Bretagne, France, 1820-1850* / Frederic Moret, Fontenay-aux-Roses, ENS Editions, 1999, 335 p.

²² Andrew Lees : *Cities perceived. Urban Society in European and American Thought, 1820-1940*, Manchester, Manchester University Press, 1985, xi-360 p.

L'âpreté des contrastes sociaux dans le XIXe siècle européen, les conséquences désastreuses de la Révolution Industrielle sur la santé et les conditions de vie des classes ouvrières en formation apparaissent tellement évidentes aux yeux de tous les observateurs sociaux, qu'il semble inutile, pour décrire cet état de crise, de produire un discours particulier. Il suffit de reprendre les tableaux donnés par les premiers enquêteurs sociaux. Ainsi, il est fréquent de voir les journaux socialistes rendre compte des ouvrages à caractère philanthropique, en les utilisant toujours dans leur sens. Les travaux de Parent-Duchâtelet, Villermé, Blanqui, sont commentés dans les journaux fouriéristes, tout comme ceux de Frégier. Charles Bray, disciple de Robert Owen, cite les rapports de médecins, de la Statistical Society, des "commissaires de la loi des Pauvres" pour évoquer la "condition des classes ouvrières"²³.

Parfois, les socialistes réalisent des enquêtes à la manière des philanthropes, utilisant alors souvent les mêmes méthodes. Ainsi, Louis Blanc, lorsqu'il publie l'ouvrage qui lui valut sa popularité dans le peuple parisien, *l'Organisation du travail*²⁴, donne une description de la misère ouvrière urbaine. En particulier, il dresse un tableau du travail à Paris, pour les femmes et pour les hommes, en indiquant le salaire quotidien, les mois de "morte saison" et en prévoyant une colonne pour les observations²⁵. Il s'explique sur ce souci statistique :

"Au reste, pour que les esprits exacts ne nous accusent pas d'avoir chargé les couleurs du tableau, voici quelle est, formulée en chiffres, la condition de la classe ouvrière à Paris"²⁶,

prenant soin de donner en note les noms, professions et adresses de ses informateurs²⁷. Le critique social se fait ici enquêteur²⁸, soucieux de la validité de ses

²³Charles Bray : *The Philosophy of Necessity ; or, the law of consequences ; as applicable to Mental, Moral, and Social Science* ; London, Longman and Co, 1841, xi-663 p.

²⁴Louis Blanc : *Organisation du travail* ; Paris, Prévot et Pagnerre, (1840), 131 p.

²⁵Ibid., pp. 21 à 26.

²⁶Ibid., p. 21.

²⁷"Nous devons ces renseignements, que nous avons mis beaucoup de soin à recueillir et que personne ne sera tenté d'accuser d'exagération, à MM. Robert, teinturier, rue des Gravilliers, 60 ; Rosier, ouvrier en cannes, rue Saint-Avoie, 33 ; Landry, ébéniste, faubourg Saint-Martin, 99 ; Baratre, sellier, rue de Laborde, 17 ; Moreau, commis, rue du Caire, 16". Ibid., p. 23.

²⁸Sur les enquêtes ouvrières, cf. Michelle Perrot : *Enquêtes sur la condition ouvrière en France au XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1972, 105 p. ; Gérard Leclerc : *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Paris, Le Seuil, 365 p., ainsi que Francis Démier : "Le Tableau de Villermé et

sources. De plus, Louis Blanc cite largement les travaux du docteur Ange Guépin²⁹ sur Nantes, en particulier ses descriptions des quartiers pauvres de la ville. *Nantes au XIX^e siècle ; statistique topographique, industrielle et morale*, paru en 1835, est l'exemple même de la "topographie" urbaine, genre qui fleurit au XVIII^e siècle, avec ici un souci social manifeste chez ce médecin brillant, saint-simonien. Très présents dans la mouvance socialiste (même s'ils sont moins souvent cités que les ingénieurs), les médecins mettent en avant l'image d'une ville malade.

La ville malade

La pauvreté, symptôme de la maladie du corps social

La misère est un élément marquant de la crise sociale³⁰ ; la ville en est le lieu, même si parfois l'on évoque aussi la pauvreté rurale. Fourier fait de la misère urbaine l'un des "Indices de l'anarchie industrielle"³¹ ; la pauvreté urbaine est l'un des symptômes de la faillite généralisée de la "Civilisation", terme péjoratif qu'il applique à la société de son temps. Perreymond, disciple de Charles Fourier, se distingue par son souci de produire un discours scientifique sur les phénomènes sociaux et d'établir un "tableau de Paris" le plus fidèle possible. Il note que "la différence entre la population réellement indigente de Paris et celle qui n'est constatée qu'officiellement, est énorme"³² et que "l'on se méprendrait étrangement si l'on croyait que Paris ne renfermait en 1844 que 66 000 personnes dans la précaire et misérable position de l'indigence"³³. Il souligne les différences selon les arrondissements, et le côté pernicieux de la charité publique : les arrondissements qui peuvent le mieux secourir leurs pauvres sont - c'est une évidence - ceux qui en ont le moins :

les enquêtes ouvrières du premier XIX^e siècle", préface à la réédition du *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, Paris, EDI, 1989, p. 31-75.

²⁹ Ibid., pp. 29 à 33.

³⁰ Cf. D. Procacci : *Gouverner la misère : la question sociale en France 1789-1848*, Paris, Le Seuil, 1993, 357 p., F. Barret-Ducrocq : *Pauvreté, charité et morale à Londres au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1991, 245 p., Michael E. Rose (ed.) : *The poor and the city : the English poor law in its urban context 1834-1914*, Manchester, Manchester University Press, 1985, xi-175 p. ; J. H. Treble : *Urban poverty in Britain 1830-1914*, London, Methuen, 1979, 216 p.

³¹ Charles Fourier : *Anarchie industrielle et scientifique* ; Paris, librairie phalanstérienne, 1847, 70 p. La citation est celle du chapitre II de ce "brouillon" de la préface du *Nouveau Monde industriel*, on peut y lire p. 18 : "Aux époques de prospérité, on compte habituellement dans Londres 230 000 pauvres, dont 115 000 sont à la charge des paroisses, 115 000 sont mendiants, filous, vagabonds, gens sans aveu, parmi lesquels 30 000 filles publiques".

³² Perreymond : *Paris monarchique et Paris républicain*, op. cit., p.37.

³³ Ibid., p. 39.

"Mais la misère n'engendre que la misère. Les quartiers que l'on a laissé imprudemment envahir par le paupérisme, ne renfermant qu'un petit nombre de personnes charitables, assez riches pour donner aux bureaux de bienfaisance ; on arrive ainsi à cette triste conséquence : que là où il se trouve le plus de pauvres, les moyens de les secourir manquent le plus souvent"³⁴.

La pauvreté n'est pas seulement un état social ; ce n'est pas seulement une catégorie statistique de la population. Ce qui fait la force de l'argument de la pauvreté, c'est qu'elle fonctionne comme preuve : la pauvreté se voit, se rencontre au coin d'une rue. C'est une preuve "tangibile", un signe indiscutable de la crise. L'apparence du pauvre est donc très souvent rappelée : "couvert, souvent même pas couvert, de haillons"³⁵. C'est l'un des "invariants" de la description d'une ville ou d'un quartier ; la pauvreté a une "couleur", une odeur, un bruit. Son développement est assimilé à une épidémie, qui envahit comme par contagion les quartiers qu'elle attaque.

Manger : l'urbain, « un estropié sensitif »

On connaît l'attention particulière que Fourier porte à la nourriture. Outre l'explication "psychologisante" - sa propre gourmandise maintes fois évoquée -, cette préoccupation s'insère dans sa conception des attractions et des harmonies ; le bon, comme le beau relèvent des passions humaines et leur désir doit donc être assouvi. Les fréquentes remarques sur la mauvaise qualité de la nourriture en ville, et en particulier à Paris, s'expliquent probablement par cela. Le développement des sens est l'un des objectifs que poursuit Fourier ; "les enfants civilisés sont des estropiés sensitifs"³⁶, surtout en milieu urbain : le goût est "peut-être plus défectueux chez les villains que chez les campagnards"³⁷. C'est à ce propos, en note, que Fourier critique si violemment la qualité de la nourriture parisienne, y mêlant une attaque contre un parisianisme qu'il méprise ouvertement : les Parisiens sont des "benoîts", qui sont abusés sur la qualité de la marchandise qu'ils consomment. Peut-être est-il possible de relier cette attention au problème alimentaire à la profusion de détails que Fourier

³⁴Ibid.

³⁵Compte-rendu d'une "lecture" de Robert Owen, in **The Crisis**, vol. 2, n° 3, saturday, january 26, 1833, p. 17.

³⁶Charles Fourier : *La fausse Industrie*, op. cit., p. 194.

³⁷Ibid.

mais aussi beaucoup d'autres socialistes donnent à propos des cuisines et des repas en commun qui seront de règle dans la Communauté. Ce n'est pas seulement pour réaliser une "économie d'échelle" qu'est préconisé ce système. Le repas préparé et pris en commun a des fonctions de "sociabilité" et est le garant d'une qualité de l'alimentation que ne connaissent de toute évidence pas les classes populaires urbaines du premier XIX^e siècle³⁸. Cet aspect illustre l'insertion de la réflexion des socialistes dans les préoccupations quotidiennes de leurs lecteurs potentiels : on aurait probablement tort de ne traiter cet aspect de la pensée des socialistes que sur un mode "folklorique" : ces questions ont alors une signification sociale précise pour leurs contemporains.

Se loger

La question du logement³⁹ se pose dans les mêmes termes. L'habitat urbain est dégradé, malsain, indigne d'un être humain. Seule la réalisation socialiste apportera une solution durable à ce drame :

"Et vous, infortunés, qui croupissez, entassés dans des taudis pestilentiels, qui n'êtes couverts que de haillons abjects, vous abriterez bientôt vos têtes sous le toit splendide du palais sociétaire!"⁴⁰ s'écrit le fouriériste Journet. La description des taudis des villes françaises et anglaises, si elle est fréquente dans la "littérature" contemporaine, a des accents particuliers chez certains socialistes, qui font des propositions précises en matière de logement.

On retrouve la révolte du "médecin des pauvres" par rapport à cette misère dans l'étude d'Ange Guépin sur Nantes et ses quartiers pauvres, dans laquelle⁴¹. Son collègue de Belfast, le docteur Henry Mac Cormac, un owéniste, ne tient pas un discours différent lorsqu'il estime que :

³⁸Cf. Jean-Pierre Navailles : *La famille ouvrière dans l'Angleterre victorienne. Des regards aux mentalités*, Seyssel, Champs Vallon, 1983, 335 p. ou Jean-Paul Aron : *Le Mangeur du XIXe siècle*, Paris, Denoël-Laffont, 1973, 307 p.

³⁹Cf sur ce vaste sujet, Roger-Henri Guerrand : *Propriétaires et locataires. Les origines du logement social en France (1850-1914)*, deuxième édition, Paris, Quintette, 1987, 345 p. (malgré les barrières chronologiques du titre, l'auteur s'intéresse au premier XIX^e siècle) ; Jean-Pierre Navailles : *La famille ouvrière*, op. cit. ; John Burnett : *A Social History of Housing 1815-1986*, second edition, Methuen, 1986, xi-387 p.

⁴⁰J. Journet : *Cri suprême, appel aux honnêtes gens* ; Paris, Charpentier, 1846, p. 19.

⁴¹Ange Guépin et E. Bonamy : *Nantes au XIXe siècle. Statistique topographique, industrielle et morale*, Nantes, Sebire, 1835, p. 485-6.

“La décence et la charité de la vie sont continuellement violées. Comment pourraient-elles, en effet, être respectées dans des situations où des êtres humains d’un si bas niveau de condition mentale, morale et physique sont entassés comme du bétail dans une étable. Dans une unique pièce étroite et mal ventilée, on peut fréquemment voir une famille entière, constituée des parents et de leur nombreuse progéniture de différents âges. Ce logement se trouve probablement dans une misérable cour ou ruelle, et l’appartement se situe sûrement au rez de chaussée humide ou dans le renforcement étouffant du dessus. (...) Il ne peut y avoir aucune intimité dans de tels logements ; on peut y trouver des locataires jour et nuit”⁴².

Chez les deux praticiens, on trouve la même volonté de témoigner, de rendre publique la situation calamiteuse dans laquelle vivent les pauvres. Le style est d’ailleurs étrangement similaire : c’est d’une expérience que l’on rend compte, d’un voyage dans un monde largement inconnu. Discours de médecins confrontés quotidiennement à la pauvreté pourrait-on conclure ; ce serait oublier les conséquences que tirent ces deux auteurs, parmi d’autres, pour leur engagement personnel. Lorsque Mac Cormac propose des solutions, c’est explicitement le modèle owéniste qui est retenu.

L’état du logement est l’un des éléments les plus souvent retenus pour rendre compte des degrés de fortune ou de misère des populations urbaines. Mieux que le vêtement ou l’alimentation, il permet d’établir des typologies, une hiérarchie de la pauvreté. C’est ce que souligne Perreymond :

“Avant d’analyser plus profondément les différentes catégories de la population parisienne, voyons où elle habite : le genre d’habitation est d’un grand secours pour calculer l’état de la misère, de confort ou de richesse des populations”⁴³.

C’est par rapport à cet habitat dégradé qu’il faut comprendre la conception qui préside à la vie en commun dans le Phalanstère ou la communauté⁴⁴. Tous les socialistes insistent sur l’espace dont dispose chaque habitant dans le nouveau

⁴²Henry Mac Cormac : *An Appeal in behalf of the poor ; submitted to the consideration of those who take an interest in bettering their condition* ; Belfast, S. Archer, 1831, pp. 13-14.

⁴³Perreymond : *Paris monarchique..*, op. cit., p. 31.

⁴⁴Victor Considerant, dans *Destinée sociale*, Paris, librairie phalanstérienne, 1847, deuxième édition, tome I, fonde cette conception sur une définition exigeante du logement, p. 409 : “J’appelle logement de l’homme une habitation saine, commode, propre, élégante et en tous points confortable”.

système, et Owen précise que chacun ou chacune doit bénéficier d'une pièce qui lui soit personnelle afin de ménager son intimité.

L'ouvrage de John Francis Bray *A Voyage from Utopia*⁴⁵, inédit jusqu'en 1957, présente la particularité d'être une "Utopie à l'envers". L'auteur, un proche d'Owen est l'un des très rares penseurs socialistes à être un travailleur manuel, il est ouvrier imprimeur (l'aristocratie ouvrière). Ce "roman" est une réponse aux critiques faites à son ouvrage le plus connu, *Labour's Wrongs and Labour's Remedy (Les maux du travail et leur remède)*⁴⁶, accusé d'être utopiste. *A Voyage from Utopia* est le carnet de voyage - l'on reprend ici tous les topoï de la littérature utopiste - d'un habitant de l'Utopie qui visite l'Europe et l'Amérique des années 1840. Il ne s'agit donc plus d'un habitant de l'Angleterre victorienne qui découvre émerveillé un système idéal, mais d'un Utopien qui découvre horrifié les vices et les défauts de l'Angleterre victorienne, à l'aune de ses prétendues normes utopiennes. Découvrant "Londo", la capitale du pays de "Brydone" où le souverain "Kin-Kin" et ses alliés - les "aristocs" et les "pestos" - exploitent le peuple des "commos", le voyageur est choqué par l'aspect déplorable du logement, par la laideur des maisons devant lesquelles on ne voit ni fleurs ni arbres fruitiers, où l'on n'entend pas le doux chant des oiseaux⁴⁷... Sa description des logements insiste sur les thèmes bien connus de la promiscuité, de l'insalubrité, de la mauvaise qualité des matériaux de construction, de l'habitat dans des caves... Son jugement est sans appel : "les logements des Anglois, comme les nôtres, comprennent plusieurs étages ; mais beaucoup de ces bâtiments sont bien pires que ceux dans lesquels nous gardons nos animaux domestiques"⁴⁸.

Insalubrité et épidémies

Le corollaire de ces mauvaises conditions d'existence, c'est la déplorable santé des habitants des quartiers pauvres⁴⁹. Ange Guépin décrit ainsi les enfants de Nantes :

⁴⁵John Francis Bray : *A voyage from Utopia*, edited with an introduction by M.F. Lloyd-Prichard ; London, Lawrence and Wishart, 1957, 192 p. Le manuscrit de cet ouvrage se trouve à la British Library of Political and Economic Sciences à Londres (L. S. E.). Cf. à ce propos, F. Moret : "Utopie aller et retour : le *Voyage from Utopia* de John Francis Bray, in *Idées de ville, villes idéales*, Cahier de Fontenay n° 69-70, mars 1993, p. 141 à 152.

⁴⁶John Francis Bray : *Labour's Wrongs and Labour's Remedy, or the Age of Might and the Age of Right* ; Leeds, David Green, 1839, 216 p.

⁴⁷J. F. Bray : *A voyage from Utopia*, op. cit., p. 41.

⁴⁸Ibid., p. 43.

⁴⁹Cf. *Urban Disease and Mortality in Nineteenth-Century England*, edited by Robert Woods and John Woodward, London, Batsford Academic and Educational, 1984, 255 p. ; voir également la solide

“pâles, bouffis, étiolés, les yeux rouges et chassieux, rongés par des ophtalmies scrofuleuses, ils font peine à voir ; on les dirait d’une autre nature que les enfants des riches”⁵⁰. Perreymond consacre de longs développements à l’hôpital.

Les conséquences ravageuses de l’épidémie de choléra de 1832, notamment à Paris, sont propices à ce type de discours⁵¹. **Le Phalanstère** du 12 juillet 1832 publie ainsi un article du docteur Baudet-Dulary, député de Seine et Oise, l’un des premiers soutiens de Fourier et l’initiateur de l’expérience avortée de communauté de Condé sur Vesgre. Témoin direct de l’épidémie, à Paris et dans sa ville d’Étampes, Baudet-Dulary tire les enseignements de ce qu’il a vécu. Cette épidémie est un symptôme du mal social, en particulier de la structure de classe - il n’emploie pas le terme - de la société⁵². L’expérience du choléra constitue pour Baudet-Dulary la démonstration non pas de la pauvreté qui règne à Paris, mais de la solidarité que l’épidémie impose à toutes les classes sociales. Il n’insiste pas sur le caractère de classe de la maladie, dont on sait qu’elle toucha d’abord les plus faibles et les plus pauvres, mais sur la menace que fait peser sur les populations riches le dénuement qu’elles imposent aux pauvres. Aussi, même s’il évoque la situation des pauvres touchés par l’épidémie, il s’adresse principalement aux bourgeois. L’épidémie a prouvé ce qui était connu, à savoir la détresse des plus pauvres ; elle a aussi montré que les plus riches, dans cette civilisation urbaine, dans ce cadre urbain inadapté qu’est le Paris pré-haussmannien ne sont pas à l’abri. C’est ce qui légitime son appel aux classes aisées, afin qu’elles concourent à la réalisation du système fouriériste. “C’est parce que j’y vois un remède que j’ai voulu exposer devant vous quelques misères de la civilisation”⁵³. Le message est clair : l’aumône est inutile, elle ne fait que créer des improductifs ; la solution, c’est le Phalanstère. Victor Considerant, dans *Destinée sociale*, cite largement cet article et conclut :

Histoire de la démographie française, sous la direction de Jacques Dupâquier, tome 3 : *de 1789 à 1914*, Paris, PUF, 1988, 554 p.

⁵⁰Ange Guépin : *Nantes au XIXème siècle*, op. cit., p. 487.

⁵¹Parmi l’importante bibliographie sur ce sujet, on peut citer François Delaporte : *Le savoir de la maladie. Essai sur le choléra de 1832 à Paris* ; Paris, PUF, 1990, 195 p., notamment son analyse des réactions de Michel Chevalier, alors fidèle de la “religion saint-simonienne”.

⁵²Baudet-Dulary : “Choléra”, **La Réforme industrielle ou le Phalanstère**, tome I, n° 7, 12 juillet 1832, p. 59.

⁵³Ibid., p. 60.

“Voilà le choléra, voilà la solidarité du mal dans Paris, voilà Paris sous son atmosphère de peste, Paris sous son manteau de mort”⁵⁴.

Poids de l'aérisme

Le biais par lequel se propage la maladie, le responsable de la contagion, c'est l'air putride, rendu responsable de toutes les maladies :

“les miasmes exhalés des habitations du pauvre se répandent sur la ville, et vous les respirez incessamment mêlés à ceux des ruisseaux et des cloaques de toutes sortes”⁵⁵.

L'aérisme, dont les origines sont antérieures à la croissance industrielle et urbaine⁵⁶, est de toute évidence très influent dans les milieux socialistes. L'Utopien de John Francis Bray déplore l'absence de ces “vents purs et parfumés” qui rafraîchissent les habitants d'Utopia⁵⁷. Dans l'*Almanach phalanstérien pour 1845*, Charles Pellarin consacre une grande partie de son article sur “l'hygiène ou art de la santé” au problème de la respiration. Il s'agit avant tout d'une attention à la quantité d'air nécessaire aux fonctions vitales, et à la condamnation qui en découle de l'entassement urbain. Mais la plupart du temps, ce qui préoccupe les auteurs, c'est la circulation de cet air, garant d'un renouvellement et d'une évacuation des miasmes porteurs de maladies. Cet “air méphitique”, dont s'indigne Journet⁵⁸, est décelé aussi dans le quartier de Whitechapel, dans Baker's Arms alley, et les “courts” qui y débouchent “dans lesquelles il est rarement possible à l'air de pénétrer”⁵⁹.

Cette dégradation de la qualité de l'air en milieu urbain est utilisée par Victor Considerant comme argument contre ceux qui estiment que la misère, les maladies,

⁵⁴Victor Considerant : *Destinée sociale*, op. cit., p. 404.

⁵⁵Baudet-Dulary : “Choléra”, op. cit., p. 59.

⁵⁶Cf. Jean-Claude Perrot : *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIIIe siècle*, Lille, atelier de reproduction des thèses, 1974, 2 tomes ; sur un exemple précis de topographie médicale, Brigitte Marin : “La topographie médicale de Naples de Filippo Baldini, médecin hygiéniste au service de la couronne”, *Mélanges de l'Ecole Française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 101, 1989, n° 2, p. 695-732.

⁵⁷J.F. Bray : *A voyage from Utopia*, op. cit., p. 41.

⁵⁸J. Journet : *Cri suprême*, op. cit., p. 43-44 : “Enfants du peuple, qui racontera votre souffrance? - Celui qui n'a pu la comprendre qu'en la partageant. -Vous naissez : un taudis délabré reçoit vos corps débiles, un air méphitique emplit vos faibles poitrines”.

⁵⁹Dr Southwood Smith : “A Contrast” ; *The New Moral World*, op. cit., p. 511 : “into which it is scarcely possible for air to penetrate”.

les inégalités sont inhérentes à l'état social, qu'il s'agit d'une "Nécessité"⁶⁰. L'idée dominante reste que la nature offre à l'homme toutes les possibilités d'épanouissement ; la nouvelle science qu'appelle de ses vœux Fourier, la science sociale, est le moyen, pour l'homme, de vivre en harmonie avec et dans le système naturel. Dans cette perspective, la ville d'où l'air est absent, constitue une aberration par rapport à l'ordre naturel, et incidemment une preuve - si l'on en manquait - de l'absurdité de la Civilisation. C'est dans cette perspective que s'inscrit la péroraison fameuse de Considerant sur Paris :

"Est-ce Dieu qui a fait Paris, - ou les hommes?..."

Regardez. Répondez. Voilà Paris :

Toutes ces fenêtres, toutes ces portes, toutes ces ouvertures, sont autant de bouches qui demandent à respirer : - et au dessus de tout cela vous pouvez voir, quand le vent ne joue pas, une atmosphère de plomb, lourde, grise et bleuâtre, composée de toutes les exhalaisons immondes de la grande sentine. - Cette atmosphère-là, c'est la couronne que porte au front la grande capitale ; - c'est dans cette atmosphère que Paris respire ; c'est là-dessous qu'il étouffe... - Paris, c'est un immense atelier de putréfaction, où la misère, la peste et les maladies travaillent de concert, où ne pénètrent guère l'air ni le soleil. Paris, c'est un mauvais lieu où les plantes s'étiolent, et périssent, où, sur sept petits enfants, il en meurt quatre dans l'année"⁶¹.

Ce discours est très axé sur les problèmes médicaux, sanitaires ; et il n'est pas très original, ni très neuf⁶².

Tous ces facteurs n'ont pas seulement une importance sanitaire ; ils influent également sur le caractère, sur la mentalité des habitants. Flora Tristan l'illustre à merveille dans le chapitre qu'elle consacre au climat de Londres :

⁶⁰Victor Considerant : *Destinée sociale*, op. cit., pp. 398-399.

⁶¹Ibid., pp. 400-401.

⁶²Cf par exemple J.C. Perrot, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIIIème siècle*, op. cit., t. II, p. 890, qui explique que changer l'air, ce "n'est pas aider la guérison, c'est véritablement guérir", cité par Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille* ; Paris, Aubier-Montaigne, 1982 ; édition de poche, Champs Flammarion, 1986, p. 298.

“que de différences morales s’expliquent par la diversité des climats!(...) A Londres, on respire la tristesse”⁶³.

Le thème de la circulation de l’air, de l’eau dans la communauté ou dans le Phalanstère s’inscrit dans cette démarche. Pour rendre l’homme meilleur, il faut non seulement un ordre social meilleur mais aussi un cadre de vie adapté : en creux, ce sont les défauts urbains, les carences de la ville du premier XIX^e siècle que l’on dessine. Un endroit calme, en pleine nature, situé sur une petite colline bien aérée, à proximité - mais pas immédiate - d’un cours d’eau, tel est le cadre généralement retenu pour construire ces bâtiments eux-mêmes conçus pour permettre la circulation de l’air, de l’eau et des hommes⁶⁴.

Divisions sociales

Contrastes et ségrégations

La ville, et plus encore la grande métropole, est l’endroit où se côtoient les extrêmes, où le pouvoir le plus haut croise la détresse la plus immense. C’est ce que constate l’Utopien de John Francis Bray à Londres également, ou les héros de *Hampden in the Nineteenth Century* lorsqu’ils visitent Rouen:

"Lorsque nous passons dans les rues de cette cité ce matin, n’avez-vous pas remarqué la même abondance de tout ce qui est nécessaire à l’existence, et les mêmes exemples d’abjecte pauvreté qu’en Angleterre? les mêmes disputes, cours de justice et prisons? Voyagez où vous voulez dans n’importe quelle partie du globe, vous découvrirez que le premier usage qui est fait de la connaissance, qu’on appelle justement pouvoir, est d’agrandir l’individuel au détriment de la communauté"⁶⁵.

Ces contrastes sociaux sont une des caractéristiques du vieux monde civilisé, qui doit être subverti par une organisation sociale rationnelle.

⁶³Ibid., p. 8-11.

⁶⁴Notre propos n’est pas de décrire, après bien d’autres, l’ordonnement de ces communautés ; nous nous efforcerons, ultérieurement, d’en dégager les caractères urbains, ou de montrer en quoi ils apparaissent comme des réponses à des problèmes urbains.

⁶⁵John Minter Morgan: *Hampden in the Nineteenth Century*, London, Edward Moxon, 1834, vol. 2, p. 59.

Victor Considerant met fréquemment en avant la notion de "nouvelle féodalité" qu'il applique à la Civilisation et en particulier au monde urbain ; les contrastes sociaux y apparaissent au grand jour suscitant convoitises et amertumes :

"Nos masses, dénuées et pauvres, plongées dans les flots du grand luxe des capitales, contemplant à chaque pas dans les offices des changeurs les billets de banque et l'or à pleines sébiles ; voyant dans les nombreux magasins les vêtements les plus confortables, les plus riches étoffes, les comestibles les plus substantiels ; éclaboussés par les brillants équipages ; excités par les bruits et les chants qui sortent des théâtres ; agacés par l'aspect de toutes les jouissances qui leur sont interdites, n'offrent-elles pas une immense réalisation humaine du supplice de ce Tantale, tourmenté par une faim et une soif éternelles au milieu des fruits et des eaux trompeuses qui fuient sans cesse ses lèvres desséchées"⁶⁶.

Symbole de cette nouvelle féodalité, la ville est ici avant tout un lieu de distribution plutôt que de production ; elle concentre en son sein toutes les tentations et toutes les convoitises. Elle constitue par son existence même une menace révolutionnaire, compte tenu du déséquilibre qu'elle représente entre les produits offerts et les populations qui ne peuvent y accéder, entre ceux qui en jouissent et ceux qui en souffrent. La ville accueille "l'accouplement du luxe et de la misère":

"La Civilisation a de rares palais, et des myriades de taudis, comme elle a des haillons pour les masses, et des habits d'or et de soie pour ses favoris peu nombreux. A côté de la livrée brodée d'un agioteur, elle étale la bure de ses prolétaires et les plaies de ses pauvres. Si elle élève et entretient à grands frais un somptueux opéra où de ravissantes harmonies caressent les oreilles de ses oisifs, elle fait entendre, au milieu des rues et des places publiques, les chants de misère de ses aveugles, les lamentables plaintes de ses mendiants. Puis, ici et là, elle ne sait créer qu'égoïsme et immoralité, car la misère et l'opulence ont toutes deux leur immoralité et leur égoïsme"⁶⁷.

⁶⁶Victor Considerant: *Principes du socialisme. Manifeste de la démocratie au XIXe siècle*, Paris, librairie phalanstérienne, 1847, p. 16.

⁶⁷Victor Considerant: *Destinée sociale*, Paris, librairie phalanstérienne, 1848, deuxième édition, tome I, p. 408-409.

Flora Tristan fait partie de ces rares "promeneurs" qui franchissent les frontières invisibles et pourtant bien réelles qui séparent spatialement les classes sociales dans le Londres de la première moitié du XIX^e siècle.

"Londres a trois divisions bien distinctes: la *cité*, le *west end* et les *faubourgs*"⁶⁸.

La cité est le quartier des commerçants⁶⁹, le West End abrite

"la cour, la haute aristocratie, le commerce élégant, les artistes, la noblesse de province et les étrangers de tous pays ; - cette partie de la ville est superbe"⁷⁰.

Enfin, l'East End, de par son absence de structure, son gigantisme et son délabrement s'apparente plus pour Flora Tristan à des faubourgs qu'à un quartier (ou plusieurs) de la métropole. Tout se passe comme si la ville constituée ne comprenait que le vieux quartier historique et le West End ; les espaces de rejet, les faubourgs, se rattachant moins nettement à l'espace urbain, même s'ils en font partie. La Française qui découvre cette "ville monstre" ressent très fortement la façon dont les différences sociales se marquent spatialement:

"Le contraste que présentent les trois divisions de cette ville est celui que la civilisation offre dans toutes les grandes capitales ; mais il est plus heurté à Londres que nulle autre part. - On passe, de cette active population de la cité qui a pour unique mobile le désir du gain, à cette aristocratie hautaine, méprisante, qui vient à Londres, chaque année, pour échapper à son ennui et faire étalage d'un luxe effréné, ou pour jouir du sentiment de sa grandeur par le spectacle de la misère du peuple!... - Enfin, dans les faubourgs, c'est cette masse d'ouvriers si maigres, si p les et dont les enfants ont des mines si piteuses ; - puis des essaims de prostituées à la démarche  hont e, aux regards lubriques, - et ces brigades d'hommes voleurs de profession ; - ces troupes d'enfants (..)"⁷¹.

⁶⁸Flora Tristan: *Promenades dans Londres*, 2^e édition, Paris, H. L. Delloye ; Londres, W. Jeff, 1840, p. 5.

⁶⁹Ibid., p. 6: "de braves marchands qui se méprennent rarement sur les intérêts de leur commerce et que rien n'affecte, excepté ces mêmes intérêts".

⁷⁰Ibid.

⁷¹Ibid. p. 7.

Le discours hygiéniste des socialistes, qui pensent le mal urbain en terme de masses d'airs, d'eau, de flux, aboutit à faire de la densité un des aspects fondamentaux de la ségrégation. Pour Owen, plus on est riche, plus on dispose d'espace, d'air, d'eau:

"Dans ces cités, généralement, les plus riches occupent les grandes places, la frange supérieure de la classe moyenne occupent les rues les plus larges ou les plus ouvertes, et la grande masse de la population les rues adjacentes, les ruelles, les cours et les allées"⁷².

La ségrégation ne s'opère pas alors entre des quartiers différents, mais, à l'intérieur d'une même zone entre des espaces valorisés - les rues principales - et des espaces de rejet - les rues secondaires, les ruelles⁷³.

Cette proximité géographique, malgré l'ignorance dans laquelle chacun de ces deux mondes est de l'autre, facilite l'établissement d'une relation de cause à effet entre les deux modes de vie, et donc l'expression de la critique sociale. Opposer terme à terme les quelques belles rues habitées par les riches et le grand nombre de rues étroites, boueuses, mal aérées, malsaines, sans trottoirs constitue comme une mise en cause de la responsabilité des habitants des premières dans la situation sordide des occupants des secondes. William Thompson exprime cette idée de façon très crue, estimant que

"les villes et particulièrement les grandes cités sont pour la race humaine des tombes avant l'heure. Les quelques rues ouvertes que certaines exhibent pour le confort du riche, partout très minoritaires, ne sont que la façade prétentieuse des sépulcres vivants formés par les ruelles et les locaux confinés à l'arrière, où l'air ne vient jamais"⁷⁴.

La solution communautaire passe donc pour les owénistes, par une limitation du nombre des membres, afin d'éviter la construction de rues, et l'apparition de ces

⁷²Robert Owen: *Lectures on the rational system of society*, London, Home Colonization Society, 1841, p. 128.

⁷³Cette hiérarchisation renvoie, de façon non explicite ici, à l'importance de la circulation dans la ville, à la valorisation des grands axes par rapport aux "culs-de-sac", cf. par exemple à propos de l'implantation commerciale, Roger Scola, "Retailing in the Nineteenth-Century Town: some problems and possibilities", in *The Structure of Nineteenth Century Cities*, edited by James H. Johnson and Colin G. Pooley, London, Croom Helm, 1982, p. 153 à 169.

⁷⁴William Thompson: *Practical directions for the speedy and economical establishment of communities*, London, Strange, 1830, p. 60.

phénomènes. Mais cela est également tout à fait cohérent avec l'établissement prévu d'une égalité totale entre les membres. Ainsi, les deux faces de la ségrégation, spatiale et sociale, trouveraient une solution. Plus de riches, plus de pauvres: tous égaux. Plus de rues principales, plus de ruelles secondaires: un seul bâtiment communautaire.

Par delà ses défauts particuliers, la ville est perçue comme signe de l'incohérence qui sévit dans la société européenne du premier XIX^e siècle. Le désordre qui y règne est à l'aune de la désorganisation qui affecte l'ensemble de la "Civilisation".

La ville comme chaos

“Ce que j’avais vu à bord du navire ne m’avait pas laissé beaucoup d’espérances quant à la civilisation des Anglois, néanmoins j’étais tout à fait mal préparé au spectacle et aux bruits qui marquèrent mon arrivée dans leur pays, à Londo, la capitale ou ville principale. Il semblait que tout le fracas et la confusion du monde s’étaient concentrés dans les limites de cette seule cité”⁷⁵.

Toute la confusion du monde

L’Utopien de John Francis Bray, lorsqu’il entre dans la ville, ne peut la lire. Siège de la laideur, de la foule, de la misère, elle ne lui apparaît pas comme un organisme construit, réglé, mais comme un amas hétéroclite d’habitations mal accordées les unes aux autres. Il n’y a pas de principe régulateur, pas d’ordre qui ait présidé à son élaboration. Elle est née du hasard, et dans cette civilisation imparfaite, le hasard n’a pu enfanter que le désordre. La conception de Bray est d’autant plus intéressante qu’elle est ici appliquée à Londres, ville qui n’est pas directement industrielle, où - comme à Paris à la même époque - prédominent les activités artisanales et commerciales. La ville perçue comme chaos n’émerge pas forcément comme un signe de la Révolution Industrielle, elle rend compte de la confusion qui règne dans le monde civilisé. L’utilisation - classique - de l’ordre (ou du désordre) urbain comme métaphore de l’organisation industrielle trouve ici ses limites. De ce point de vue, l’analyse de Françoise Choay, selon laquelle “la société industrielle est urbaine. La

⁷⁵John Francis Bray : *A Voyage from Utopia*, edited with an introduction by M. F. Lloyd-Prichard, London, Lawrence and Wishart, 1957, p. 40.

ville est son horizon”⁷⁶, la conduit à évoquer la “confusion” dont seraient victimes les socialistes, jusqu’à Marx : “Ils refusent de considérer ces tares comme l’envers d’un ordre nouveau, d’une nouvelle organisation de l’espace urbain, promue par la révolution industrielle et le développement de l’économie capitaliste. Ils ne songent pas que la disparition d’un ordre urbain déterminé implique l’émergence d’un ordre autre. Et c’est ainsi qu’est avancé, avec une étrange inconséquence, le concept de désordre”⁷⁷. Il nous semble qu’il s’agit ici peut-être d’un anachronisme : les socialistes que nous étudions ont bien plus le sentiment de se trouver à la fin d’une période historique - la civilisation pour Fourier - qu’au début d’une nouvelle. Le dérèglement urbain du premier dix-neuvième siècle ne constitue pas pour eux le signe d’une crise d’adaptation à un nouvel ordre économique et social, mais le symptôme de la fin prochaine d’une Civilisation vouée à disparaître, d’où la récurrence du thème du désordre.

La Phalange du 10 août 1836 publie un article non signé (la table des matières nous apprend qu’il est dû à Considerant et à E. B.

- Émile Bourdon?) sur “Bicêtre”. “Placé près de Paris comme un égout, pour en recevoir les immondices”⁷⁸, Bicêtre est à la fois un asile d’aliénés, de vieillards et une prison. C’est l’occasion pour les auteurs de dénoncer la Civilisation :

“Oh! comme la décrépitude, la folie et le crime sont harmonieusement mariés dans ce Bicêtre! et comme ce trio forme bien accord avec le centre de la Civilisation auprès duquel il est placé”⁷⁹.

Ils suggèrent ironiquement d’adjoindre à ces misères leurs homologues féminines, de concentrer à Bicêtre les hôpitaux, les prisons de la grande ville...

“Que toute douleur, que toute misère, que toute infamie sociale et toute fange y ait sa place et son rang... et alors, ô Bicêtre! tu seras une ville, une grande ville, une capitale! et quand tu ouvriras tes grandes portes à l’Europe curieuse, fille de la

⁷⁶Françoise Choay, dans *L’urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Le Seuil, 1965, p. 7. Cette affirmation nous semble très discutable, notamment pour le premier dix-neuvième siècle.

⁷⁷ Ibid., p. 14.

⁷⁸“Bicêtre”, **La Phalange, journal de la science sociale**, tome I, 2^{ème} série, n°4, 10 août 1836, p. 111.

⁷⁹Ibid., p. 113.

Civilisation, tu feras frissonner jusqu'à la moelle des os, tu déshonoreras ta mère et tu la tueras...⁸⁰

Mieux, ils imaginent une allégorie d'un Paris social, au centre duquel serait placé Bicêtre ; autour l'appareil répressif, puis les instances du pouvoir, et la société toute entière pervertie... Il ne s'agit pas ici d'un projet de ville idéale mais d'une représentation de la société comme une ville, de la mise en lumière des principes qui en forment l'armature et le fondement. La critique socialiste, en l'occurrence le message de Fourier constitue une mise en ordre des vraies valeurs qui régissent la Civilisation :

“Moralistes, philosophes, législateurs, flatteurs de la Civilisation! voici le plan de votre Paris mis en ordre, voici le plan perfectionné où toutes choses semblables sont réunies :

Au centre et dans une première enceinte : Hôpitaux de toutes maladies, hospices de toutes misères, maisons de fous, prisons, bagnes d'hommes, de femmes et d'enfants ;

Autour de la première enceinte : casernes et tribunaux, hôtel de police, demeure des argousins, emplacement des échafauds, habitation du bourreau et de ses aides ;

Aux quatre coins : Chambre des députés, Chambre des pairs, Institut, et palais du Roi.

En dehors : ce qui alimente l'enceinte centrale, le commerce, ses fourberies et ses banqueroutes ; l'industrie et ses luttes furieuses ; la presse, ses sophismes, ses calomnies et ses haines ; les hypocrisies morales et religieuses ; les maisons de jeu, autorisées ou secrètes ; la prostitution, ses exploitations publiques et ses expositions brevetées ; le peuple mourant de faim ou se vautrant dans la débauche, toujours prêt à la voix du Génie des révolutions ; les riches sans coeur, matérialisés ici, et là impuissants dans les jouissances vaines où ils rencontrent le suicide ; enfin la guerre acharnée de tous contre tous pour l'or et pour l'argent...

⁸⁰Ibid., p. 113-114.

En dehors, le surplus... nos vertus! - O Dante, Dante, toi qui a vu l'enfer, qu'as-tu donc vu de mieux dans les neufs cercles de ton enfer!

Et maintenant que voilà votre grande ville mise en ordre, philosophes qui conduisez les peuples, et telle que vous l'avez faite! écrivez sur ses murs, comme vous écrivez sur les pages de notre histoire, votre superbe devise qui vous procure un sommeil doux et tranquille : "C'est ici la ville des expiations, où règnent ordre et liberté, union et concert, progrès et perfectionnement, paix et bonheur"⁸¹.

Le chaos qui définit la ville du premier dix-neuvième siècle, sous la plume des socialistes est ainsi à la mesure de la fausseté qui préside à l'organisation sociale. Cette ville inversée, qui place en son centre ce qui est d'ordinaire périphérique, manifeste la conviction des fouriéristes d'appartenir à une société totalement gangrenée. Le crime, la folie, la maladie même ne sont pas des exceptions, des agressions contre lesquelles la société doit se défendre, mais l'essence même de la réalité sociale. Cette allégorie implique qu'il est impossible, si l'on suit les auteurs à ce moment de leur réflexion, d'envisager une réforme, une rationalisation de la société, puisque la mettre en ordre aboutit à ce tableau apocalyptique. C'est bien ici d'un tout autre système social dont on se fait l'avocat. Le mouvement owéniste consacra l'essentiel de son énergie – son fondateur y laissa sa fortune – à de multiples tentatives de réalisations communautaires, situées à la campagne. L'échec systématique de ces expérimentations coûteuses est à l'origine de la disparition, au tournant du milieu du XIXe siècle d'un mouvement socialiste qui eut pourtant une large audience militante mais ne survécut pas au décès de son fondateur. Le mouvement fouriériste, privé précocement de son inspirateur, n'eut jamais les moyens de mettre en œuvre la réalisation du modèle phalanstérien. Plus réceptifs que leur maître aux conceptions culturelles de la ville, à sa dimension historique, les fouriéristes questionnent la signification politique du fait urbain, à un moment de leur évolution qui les rend sensibles à ces deux questions. Cette ouverture facilite l'ancrage du mouvement fouriériste en milieu urbain, et lui épargne les contradictions que rencontrent les owénistes, coincés entre un dynamique militantisme urbain, à forte composante populaire et ouvrière, et un discours anti-urbain figé, voire

⁸¹Ibid., p. 114-115.

dépassé. Sous l'impulsion notamment de Victor Considerant, il évolua en se rapprochant de la gauche républicaine et participa pleinement au moment 1848.